

## Pour la beauté du geste

*Holy Motors* de Leos Carax, France-Allemagne, 2012, 115 minutes

Jacques Kermabon

Numéro 158, septembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67649ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2012). Compte rendu de [Pour la beauté du geste / *Holy Motors* de Leos Carax, France-Allemagne, 2012, 115 minutes]. *24 images*, (158), 51–51.

*Holy Motors* de Leos Carax

# Pour la beauté du geste

par Jacques Kermabon

**N**ous l'avons tant aimé, Leos Carax. Qualifié de Rimbaud du cinéma français avec *Boy meets girl*, il n'a pas renié cette filiation avec le titre de son deuxième opus *Mauvais sang*. Après les démêlés de la production des *Amants du Pont-Neuf* et malgré les fulgurances de *Pola X*, on parlera plutôt de *saison en enfer*. On craignait un peu ce retour. Nous avions tort. Enchaînement échevelé de films et d'émotions, variation sur les genres, *Holy Motors* est un festival de cinéma à lui tout seul, une modulation jubilatoire qui joue à laisser en suspens les glissements de la vérité au mensonge, de la sincérité aux rôles, catégories dont on croit qu'elles s'opposent et qui, au moins au cinéma, pourraient demeurer parfaitement indiscernables.

Tout au plaisir de savourer ce Carax nouveau, de découvrir, de surprise en surprise, les métamorphoses successives de Denis Lavant, nous n'avions pas perçu d'emblée que cette série de contrats exécutés pendant une journée dans Paris, ce tour de rôles, pouvait sonner aussi comme un tour de piste crépusculaire. Car Monsieur Oscar est fatigué. Dans une limousine extra-longue, il s'acquitte des rendez-vous précisés dans les chemises que lui transmet Céline (impeccable Édith Scob), à la fois chauffeur et secrétaire. Riche homme d'affaires quittant sa villa protégée par des gardes du corps, arrivé dans la capitale il se transforme en mendiant – car l'habitacle du véhicule, plein de costumes, de masques, est conçu comme la loge d'un artiste – et endossera ainsi, au gré de ses missions, plusieurs rôles sans liens apparents.

Dans quel but travaille-t-il? Pour la beauté du geste suggère-t-il un moment, même s'il lui est rétorqué que la beauté est surtout dans l'œil de celui qui regarde. Pour qui travaille-t-il? Pas pour le cinéma, même si cet art hante *Holy Motors*. On songe à Mabuse et à d'autres personnages de *serials* prompts à tromper les apparences avec une multitude de masques, à Jean Seberg quand apparaît la figure de Kylie Minogue dans le rôle de Jean, à Franju dont l'ombre plane ne serait-ce que par l'entremise d'Édith Scob... Le cinéma est peut-être mort, épuisé ou tué par les caméras vidéo qui quadrillent nos villes. C'est peut-être pour elles qu'Oscar joue, qu'ils jouent car on comprend que d'autres dans d'autres limousines exercent la même profession. Ils se croisent parfois, pour interpréter, peut-être pour la énième fois, lui le père mourant, elle, la jeune fille éplorée. Ils se rencontrent aussi par hasard, comme des collègues qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui, entre deux rendez-vous, nous feraient presque croire que les paroles qu'ils échangent n'émanent pas du rôle qu'ils jouent. Car nous avons besoin de croire et ne pouvons nous empêcher de chercher, dans notre touchante naïveté de spectateur, à traquer des accents de vérité dans ces vagues incessantes de leurres.




En même temps, il nous arrive d'être véritablement émus devant ce qui est donné explicitement comme une interprétation tarifée.

Sevré par des années d'abstinence, avec ce film gigogne, proluxe, Carax resuscite au cinéma même si c'est pour lâcher au détour d'un dialogue qu'ils – des instances supérieures indéfinies – ne veulent plus de machines visibles, plus de moteur, plus d'action.

Mais le film ne parle pas que de cinéma. Proche du quotidien dans sa façon de traverser des milieux sociaux, il est aussi sismographe de notre temps et nous parle, sans jamais s'apesantir, de l'insolence de la richesse, des puissances du virtuel, du voile des femmes, de la vulgarité du visuel. Tout est signe dans ce spectacle permanent. Le meurtre – fictif, forcément fictif – de son double, l'accouplement des cybercréatures généré par une danse sexuelle, un concert frénétique au pas de course dans une église, la chanson de Gérard Manset *Revivre*, tout fait sens et en même temps échappe à l'entendement.

En 1928, à l'aide d'un rasoir qu'il avait préalablement aiguisé, Luis Buñuel commençait *Un chien andalou* par la vision d'un œil qu'il tranchait lui-même. Dans le prologue de *Holy Motors*, on découvre Carax en personne se réveiller en pleine nuit. Pyjama et lunettes noires, après avoir tâtonné dans l'espace d'une chambre qu'il semble découvrir, il voit son majeur muni d'une prothèse en métal qui lui permet de franchir une cloison qui débouche, selon cette logique approximative de nos rêves, sur le balcon d'une salle de cinéma. Nous découvrons alors, vus de face, une foule de spectateurs immobiles, yeux fermés.

Le premier film de Buñuel, qui lui avait valu adoubement du groupe surréaliste, a résisté, au fil des ans, à toutes les interprétations. Si André Breton n'est plus là pour apprécier *Holy Motors*, nous aimons croire que le film continuera longtemps à stimuler les exégèses. 

France-Allemagne, 2012. Ré. et scé. : Leos Carax. Ph. : Caroline Champetier et Yves Cape. Mont. : Nelly Quettier. Int. : Denis Lavant, Édith Scob, Eva Mendes, Kylie Minogue, Élise Lhomet, Jeanne Disson, Michel Piccoli. 115 minutes. Dist. : Métropole Films.